

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Lettre ouverte à Denis St-Jacques

André Lemelin

Number 8, November 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40497ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemelin, A. (1977). Lettre ouverte à Denis St-Jacques. *Lettres québécoises*, (8), 24-25.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1977

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Lettre ouverte à Denis St-Jacques

Québec, le 27 septembre 1977.

M. Denis St-Jacques
Les Lettres Québécoises

Monsieur,

À la lecture de votre article sur Claude Gauvreau, je me demande bien sincèrement comment il se fait qu'une revue vous ait confié deux de ses pages. Peut-être vous suffit-il d'être docte et patenté ? Vos propos, en tout cas, ont de quoi scandaliser et mettre en colère celui qui voit dans la littérature autre chose qu'une matière à étudier.

Que vous n'aimiez, ou ne compreniez rien à Gauvreau, c'est votre affaire et votre problème. Mais que vous prétendiez le réduire vulgairement à un mégalo-mane doublé d'un paranoïaque, à quelqu'un qui ne recherche que le moyen de bien faire parler de lui, et que ce moyen suprême, comme c'est bête !, c'est justement le suicide, la grande scène du cinq et le tour est joué et voilà pourquoi votre fille est muette, c'est inimaginable et désespérant de sottise. Vous semblez oublier, mon petit Monsieur, que l'on meurt du suicide !

La littérature n'est pas une mise en marché. C'est une *mise en marche*. Que vous, professeurs d'université, vous occupiez en priorité de votre « profil de carrière intéressant », comme je vous l'ai entendu dire un jour, ou des petites publications par lesquelles vous vous maintenez à vos petits postes, c'est je crois vrai et certes regrettable. Mais ne jetez pas à d'autres la pierre lourde de vos remords. Prenez-en votre parti une fois pour toutes : vous n'êtes pas des créateurs, et ne le serez jamais. Par définition. Que cette nostalgie du « mythe » que deviennent certains artistes ne vous empêche pas d'étudier ces derniers honnêtement. N'oubliez pas que l'oeuvre des fous dépasse toujours de beaucoup leur folie, par ce qu'elle révèle de profondeurs insoutenables. « Le Québec tient son Artaud » ? Et pourquoi pas ? Nous avons tenu suffisamment de Robert Choquette comme cela.

Quelques-unes de vos phrases lapidaires m'ont mis hors de moi :

« *Trouvez le beau, si vous voulez, mais n'y croyez pas.* »

Merci papa. Car, bien sûr, c'est à « l'oppression économique » qu'il faut croire. Quel simplisme ! Credo in unum Marxum. Et c'est vous qui venez nous parler de religion. Mais la foi de demain, mon coco, c'est justement la nôtre, et vous le saurez trop tard. Vous savez toujours tout trop tard, vous autres. Vous êtes comme les dictionnaires que vous faites : battus d'avance, et la platitude finit un jour par vous noyer, à l'approche de la

retraite, votre point oméga, et vous vous perdez en conférences, banquets et honoris causa.

Que Gauvreau « appartie(nne) à l'univers de la fiction, du faux-semblant », ça vous choque et vous dérange. Que n'a-t-il, comme nous, pourtant dépositaires de Science, les deux pieds sur terre dans ses Wallabees. A-t-on idée, cher ami(e), en 1977... ? Mais qu'il en revienne, de sa Muriel, ça devient du caprice ! Un amour aussi fou vous gêne et vos joues rougissent contre votre volonté froide. Voyons... si on me voyait...

Comme vous devez vous emmerder dans vos couloirs ! Comme vous devez haïr la littérature ! C'est d'ailleurs un fait remarquable : pour discuter dans les formes avec un prof. de lettres, par exemple à la sortie d'un théâtre, à coup sûr on tombe d'accord avec lui si on a trouvé « pauvre » la pièce, « mauvais » les acteurs, si on constate que « le texte n'a pas été respecté », etc. C'est un trait dominant de votre caractère, à vous autres doctorisés. Curieux.

Comment faites-vous pour lire Nerval ? Et Rimbaud ? Votre article s'adresse aussi à eux, par la bande. Comment peut-on dire : « *Je est un autre* » ? Mais c'est affreux, ce n'est pas sérieux ; « fiction, faux-semblant ». Changer la vie, allons donc, et sans armes avec ça ! Tss tss.

« Pour assurer le succès de ses *Oeuvres créatrices complètes*, il s'est tué. » On ne fait pas mieux en marketing. Mais vous dépassez vraiment les bornes de la décence quand vous prétendez voir là un palliatif à une « carence du texte. L'image du poète maudit se fabrique par des procédés où l'écriture n'a pas toujours sa place. »

C'est vraiment dégueulasse de dire des choses pareilles, et je pèse mes mots. C'est bas. C'est petit. C'est mesquin. Vous finirez en politique : vous êtes à l'aise en dessous de la ceinture. Un Gauvreau ne se fabrique pas comme un Farago. Vous devriez savoir ça, pourtant. Comme disait mon père, plus on fait instruire ça...

Alors pour finir, c'est le gâteau. Vous voilà ergotant sur la vie, et tout :

« *Quelle littérature, quelle poésie, quelle (sic) théâtre, valent même une seule vie ?* »

Et surtout :

« *Il faut toujours se méfier des victoires que l'esthétique veut remporter sur la vie.* »

Merci du conseil. Mais en attendant, nous continuerons de croire qu'il y a quelque chose qui vaut la peine qu'on

y croie, qu'on se désâme littéralement et littérairement pour l'atteindre. Vous ne semblez pas respecter beaucoup « la parole des prophètes, des illuminés qui ont nom « poètes maudits ». Ce que vous oubliez, ou peut-être ne l'avez-vous jamais su, c'est que toute création, dans la mesure même où elle est création authentique, est essentiellement prophétique. Creuse ça, homme. Mais il vous faut des « garanties » pour croire. Alors prenez une assurance-littérature. Et rabattez-vous sur votre salaire de mini-professionnel. Ou prenez une maîtresse, ça change.

Pendant ce temps, nous continuerons à essayer de « changer qualitativement l'humanité », même et surtout

si c'est folie, paranoïa ou je ne sais trop quoi. Nous n'avons pas de temps à perdre. Nous sommes en route. Nous. Et vous finirez, vous, par suivre. Vous finissez toujours par suivre. C'est votre rôle et vous le jouez bien. (« Dans dix mille ans... »)

En terminant, je dois ajouter ceci : il y a longtemps que je crois que l'Université est trop souvent le cimetière de l'intelligence. Alors, je vous prie, ne faites plus rien pour me prouver qu'elle est en train de devenir le dépôt de l'Esprit.

André Lemelin

20, av. St-Denis, app. 2
Québec 4e

Le critique impénitent

par Denis St-Jacques

Pour ne pas occuper trop d'espace dans les colonnes de la revue, ce dont mon détracteur me saura gré, j'ai abrégé ma chronique de ce que je prends ici à répondre à la lettre que vous venez de lire et dont la violence de ton me touche. Je ne rétorquerai pas dans le même style qui ne me plaît pas et qui dans le domaine des idées n'assure d'échanges que d'émotion, ni non plus par le persiflage qui serait en ce cas très, très facile.

Essentiellement, ce qui nous sépare mon lecteur et moi, c'est la foi dans le pouvoir de *mise en marche* sociale de la littérature. Je dirai simplement qu'historiquement rien ne l'atteste et que ceux qui y croient en vivent (et en meurent même parfois). Qu'on me montre en quoi quelqu'un qui a de la littérature se distingue socialement des autres hommes, est-il plus juste, bienveillant, perspicace, sage, ce qu'on voudra ? ... Non, plus littéraire, c'est tout : modeste qualité jusqu'à preuve du contraire. L'emportement de passion, de folie éventuellement, que l'on y mettra, n'y

change rien : la littérature n'est pas prophétie ou alors il faudra le démontrer.

Si je n'adhère pas à la littérature comme à une religion, est-ce dire que je la hais pour autant, comme on me l'impute ? Peut-on imaginer une autre relation que celle spéculaire d'amour haine ? Celle par exemple de la curiosité scientifique qui chercherait à comprendre objectivement comment fonctionne un phénomène ? Celle du consommateur qui teste les produits qu'on lui offre pour bien vérifier si la réclame qu'on en fait se justifie ? J'envisage mon rôle dans cette revue comme celui d'un spécialiste à qui l'on demande d'examiner la production dramatique écrite que les éditeurs veulent mettre en marché. Mon parti n'est pas, ne saurait être celui du producteur ; j'essaie d'informer des lecteurs, non de vendre des auteurs. Pourquoi la publicité que génère l'institution littéraire serait-elle moins trompeuse, moins partisane que toute

autre ? J'aime bien comprendre ce qu'on veut me faire admirer.

Cela me conduit parfois à poser des questions, à constater des faits que mon contradicteur trouve indignes. Mais les réfute-t-il ? Non, il se voile la face d'horreur. Disons que la réaction me confirme pour le moment dans mes inquiétudes à propos du phénomène Gauvreau. Je ne puis que lui conseiller d'aller voir en librairie à quel prix se vendent les *Oeuvres créatrices complètes*. Ces prophéties valent leur prix de papier et jouent leur rôle dans le marché littéraire. Pourquoi s'en offusquer ? La littérature ne serait-elle que *mise en marche* de nuages ?

Pour le reste, je comprends que mon détracteur a dû avoir des ennuis avec l'université et qu'il n'a pas pris le temps de lire vraiment mon article. Quant à sa mise en marche, elle me paraît bien sectaire, qu'il se rassure, je ne suivrai pas.

Denis Saint-Jacques